

LES THÉÂTRES

Opéra-Comique : *La Navarraise*, épisode lyrique en deux actes, poème de MM. Jules Claretie et Henri Cain, musique de M. J. Massenet.

La prodigieuse fortune de *Cavalleria rusticana* trouble, chaque jour davantage, tous les esprits — aussi bien les meilleurs que les pires — et, si une prompte réaction ne remet les choses en ordre, M. Mascagni va prendre, parmi les musiciens contemporains, la place d'un véritable chef d'école.

Une des plus tristes conséquences des succès faciles, immédiats et vertigineux, comme celui que rencontra sur les divers continents le petit opéra italien, de célébrité si rapide et si singulière, est de faire naître sans retard, en les âmes qu'ils affolent, le désir furibond de provoquer pareil enthousiasme, de jeter semblable perturbation dans le cours ordinaire des événements prévus, de s'emparer de façon identique des mêmes foules internationales, de régner aussi un moment sur le monde par l'illusion qu'apportent avec eux les triomphes provisoires. Une formule d'art, ou d'apparence d'art, de commode compréhension, est-elle jetée par surprise en pâture à la bonne humeur des publics consentants que, vite, aux quatre coins de l'univers, on s'empresse à la recueillir, à l'utiliser, dût-on, pour cela, en rompre le sens qui forcément s'abolit dans ce trajet périlleux d'un pays à un autre, chaque race possédant ses propres moyens d'expression qu'il convient de respecter, sous peine de déchéance. Mais l'ambition du succès prime toutes les sagesse réfléchies. Ce succès, on le croit certain par l'emploi des procédés déjà si heureusement mis en pratique. A quoi bon, dès lors, courir la chance de perdre aujourd'hui une bataille — que l'on pourrait, il est vrai, regagner demain — en essayant d'imposer à des spectateurs toujours hasardeux des trouvailles, des hardiesses dont on suspecte l'effet foudroyant? La brusque tentation des victoires instantanées est plus forte que la patiente espérance des conquêtes définitives, et les déceptions viennent parfois de ce que seules résistent à l'action du temps, progressent et s'installent en la popularité glorieuse les œuvres de bravoure, de lutte, d'invention et de rénovation, sachant garder, en dépit de tout, leur significative essence nationale.

Je n'entends pas viser de façon précise le cas spécial de M. Massenet en énonçant ici ces quelques réflexions d'absolue généralité. Le musicien si personnel de *Manon*, de *Marie*

Magdeleine et de *Werther* est encore trop riche en ressources diverses pour avoir besoin de rien emprunter à ses cadets ou à ses anciens et les mélodies frénetiques et tumultueuses dont personnel toujours, il enlumine la partition de *la Navarraise* portent une marque à laquelle il est impossible de se tromper. N'ayez crainte, si le sujet élu cette fois ne comporte pas la luxuriante floraison symphonique et vocale que vous attendiez peut-être, c'est cependant bien du Massenet que vous allez avoir aujourd'hui comme hier, et du Massenet à ce point ardent et vibrant qu'il en paraît exaspéré. Sans faire allusion positive à un maître duquel tout essai, en somme, est curieux à observer, auquel toute tentative peut être justement permise — ce maître fut le mien d'ailleurs, et je n'ai garde de l'oublier — je veux plutôt, en écrivant ces lignes, arrêter sur un chemin dangereux nos jeunes artistes que séduirait cette violente fantaisie d'un homme de grand talent, et leur donner le conseil de ne pas l'imiter car la forme qu'elle revêt, sans doute « amusante » et inoffensive en une manifestation isolée, deviendrait à mon sens, d'un usage très périlleux, si elle se généralisait. Après avoir constaté en de récentes productions françaises l'influence directement italienne de *Cavalleria rusticana*, il serait déplorable que cette influence, dont il faut bien le reconnaître, la partition de *la Navarraise*, par la coupe de ses deux tableaux, la texture de ses scènes, son dramatique outrancier, porte quelques traces, se fortifiât, grâce à la prestigieuse virtuosité de M. Massenet, le compositeur de ce temps auquel on a coutume de prendre avec le moins de sans-gêne les formules et la manière, le musicien charmeur et enjôleur par excellence, le maître aux irrésistibles séductions dont le reflet sur d'innombrables disciples jaillit si intense et si tenace.

On me comprendra mieux en lisant le résumé du poème que MM. Cain et Jules Claretie ont tiré d'une courte et saisissante nouvelle de ce dernier, *la Figarette*, poème très vivant, très bien agencé en vue de l'effet, mais, en fin de compte, si bref, si ramassé, si uniquement anecdotique et pittoresque qu'il assigne au chant et à la symphonie un rôle tout à fait secondaire et assez peu conforme à celui qui leur est dévolu aussi bien dans le drame lyrique moderne que dans l'opéra de tous les temps. Le libretto de *la Navarraise* ne haussant pas jusqu'à la pleine humanité, l'épisode de guerre qu'il met en scène, laissant à cet épisode sa petitesse primordiale, de fait isolé, précipitant l'action sans relâche du lever au baisser du rideau, il en résulte qu'au milieu des pyrotechnies militaires, de dangereux voisinage, la musique, forcément extérieure et nécessairement tracée à la manière de certaines illustrations conventionnelles, occupe dans la nouvelle œuvre de M. Massenet une place que les admirateurs du maître eussent voulue plus importante.

J'ai dit : épisode de guerre. C'est, en effet, un récit de bataille qui nous est conté, aujourd'hui encore, à l'Opéra-Comique, et telle est la persistante et inlassable joie des spectateurs parisiens à voir évoluer des soldats sur les planches d'un théâtre, que quatre pièces de ce genre, à lui offertes la, en moins de trois ans, n'ont nullement émoussé ses premières ardeurs. Aux troupes françaises succèdent donc les fantassins espagnols. Mais ces barbares, dont on va nous parler tout à l'heure, ces régiments biscayens, qui défilent dans un des plus jolis décors de Jambon, ne nous sont pas inconnus. Nous les retrouvons il y a quelques mois dans *Guernica*, de M. Vidal, qui, on s'en souvient, nous montrait déjà, en sa farouche cruauté, la dernière insurrection des pays basques, au milieu de laquelle se passe également le drame de *la Navarraise*.

En disposant les scènes de leur poème, les librettistes ont modifié de façon assez simple les « péripéties » de la nouvelle. Araquil, qui est le personnage principal et exclusivement agissant du livre, réside à l'arrière-plan dans la version lyrique. Par un procédé de transposition que justifie surabondamment le désir bien naturel des auteurs de confier à Mlle Calvé un rôle dans leur ouvrage, c'est l'amoureuse qui, ici, prend sur l'amoureux l'absolue prépondérance. Ce que, dans le roman, Araquil fait avec plus ou moins d'héroïsme ou de scélératesse, Anita la Navarraise l'exécute à sa place dans l'opéra et cela — est-il besoin de le dire? — au grand contentement du public, ravi de témoigner à l'artiste, hélas ! trop peu sédentaire, son plaisir de la réentendre un instant.

C'est donc Anita, vague Carmen par ses allures de libre fille aventureuse, vague Judith aussi par le crime qu'elle va commettre, qui propose au général Garrido, commandant l'armée libérale, de le débarrasser du chef carliste, le fameux Zuccarraga, invincible en sa forteresse de Bilbao. Anita aime Araquil, sergent sous les ordres de ce même général Garrido et héritier certain des fermes familiales. Par dérision, le père du soldat a dit aux jeunes gens qui se veulent épouser : « Que la pauvre apporte une dot de deux mille duros et je consens au mariage. » Deux mille duros, c'est juste la somme qu'offre Garrido à qui mettra hors de combat Zuccarraga, le révolté triomphant. Et lorsque Anita revient du camp carliste, le glas des morts, qui, de la ville, se répercute de vallée en vallée, atteste le meurtre. Mais Araquil, blessé aux avant-postes, expire en maudissant la Navarraise, folle, ricanante, que la douleur abat aux pieds du cadavre.

On voit maintenant quelle peut être la part de la musique, souveraine confidente d'âmes, dans ce drame à la fois si sommaire et si excessif, et surtout, je le répète, si exclusivement extérieur et pittoresque. Au début, cette part est réduite à sa plus simple expression, la fusillade et la canonnade accaparent tout le clavier sonore. Peu à peu, cependant, de ce fracas des thèmes surgissent qui repaîtront, mais ne se transformeront point. Le premier, clamé par les cuivres, se rapporte évidemment à Zuccarraga ; un second, chanté par les violons en une sorte de frénésie dementie, dit l'amour incendiaire de la Navarraise pour son beau sergent, un autre — c'est la supplication au père — qui, par son aspect, rappelle les mélodies anciennes de M. Verdi, est exposé vocalement et aboutit de suite à un avertissement très italien. Je note ensuite au galop de l'action, un joli arrangement de la Jota populaire, fraîcheur en ces harmonies fragiles.

D'autres contrastes, un peu trop traditionnels, sont ménagés par une chanson à boire de soldats ou s'allume, de façon fort plaisante la personnalité de M. Massenet et un très doux nocturne, entracte instrumental, de signification symphonique assez vague, reliant les deux tableaux. Puis encore des coups de feu,

quelques bribes des thèmes usuels, émiellés au milieu des traits haletants de la scène finale et des furieuses sonneries de cloches, les cris suprêmes de colère et de désespoir et, conclusion mortuaire, le motif mineur de Zuccarraga, éclatant en un formidable ensemble orchestral, tandis que le rideau tombe.

De Londres, où elle fut jouée d'abord l'année dernière, *la Navarraise* commença son tour d'Europe. Nouvelle *Cavalleria rusticana*, elle achèvera, à brève délai, son tour du monde, n'étant pas de ces ouvrages de lutte qui doivent attendre longtemps le succès. Et il me semble même que M. Massenet eût bien fait de laisser aux théâtres étrangers cette pièce trop visiblement écrite pour eux. J'ai néanmoins le devoir de dire que, malgré sa réserve du premier moment, le public d'hier accueillit avec beaucoup de bonne grâce poème, musique, auteurs et interprètes. Du groupe de ces interprètes se détache, au premier plan, Mlle Calvé, dont la conviction est ici plus que jamais ardente. Que ces jeux déréglés de pantomime, ces exagérations vocales, ce style tout italien soient d'un art un peu superficiel, je n'en disconviens pas, mais affirme qu'ils donnent à l'œuvre sa véritable physionomie et en fixent l'esthétique. Cela suffit, je pense, à justifier l'ovation qui, à la fin de la pièce, ramena par trois fois en scène Mlle Calvé et ses camarades.

Je n'ai que des éloges à adresser à M. Jérôme, dont le talent progresse de façon surprenante. Ce jeune ténor a chanté avec une chaleur communicative, un charme exquis aussi, le rôle d'Araquil et s'y est fait applaudir.

L'autorité de M. Bouvet prête grande et haute allure au général Garrido et sobrement en marque le caractère. MM. Mondaud, Belhomme et Carbonne esquissent de façon légère et sûre trois personnages de moindre importance.

Les choristes de M. Carré, soldats encore, mettent de la gaieté aux refrains bachiques de leur chanson de caserne, et l'orchestre de M. Danbé, violent à souhait, sait se calmer et s'éteindre en les délicatesses d'exécution du petit entracte instrumental.

Décor, costumes et mise en scène sont d'un réalisme infiniment curieux.

Alfred Bruneau.

Une réserve faite — ce n'est pas la première fois — sur l'abus des reprises, je dois constater que la *Dot de Brigitte* a, de nouveau, très bien réussi. Ce petit conte à la Boccace, modernisé et semé de traits parisiens, est fort amusant et très bien joué aux Bouffes. Dans la distribution nouvelle, il faut signaler mademoiselle Manuel, qui tient avec talent le rôle de Brigitte, et forme avec madame Gallois et mademoiselle Bonheur, un fort joli trio. M. Huguenet, en galant colonel, M. Lamy, en « troubade », ont là deux de leurs meilleurs rôles. — H. F.

LA MORT DE PASTEUR

On évalue à quarante ou quarante-cinq mille le nombre des personnes qui ont défilé hier devant le catafalque.

Les télégrammes continuent d'affluer. Voici celui de l'impératrice Eugénie :

Je m'associe bien sincèrement à votre grande douleur et à celle de vos enfants. Je regrette vivement la perte du savant illustre qui est une gloire de la France et qu'il m'a été donné de connaître et d'apprécier personnellement. Puisse l'hommage universel rendu à sa mémoire adoucir l'amertume de votre chagrin.

De Cascades.

Je tiens à vous assurer de la part que je prends à votre douleur, m'unissant aujourd'hui au deuil qui frappe la France entière. Je joins mes regrets et les témoignages de ma profonde admiration à tous ceux qui du monde entier entourent la mémoire de l'admirable génie que Dieu vient de rappeler à lui.

AMÉLIE, reine de Portugal.

Le docteur Roux a reçu de Mulhouse le télégramme suivant :

Le personnel enseignant et les étudiants de l'Ecole de chimie de Mulhouse, profondément affligés de la perte irréparable que vient de subir la science et l'humanité, vous prient de transmettre à la famille de M. Pasteur l'expression de leur respectueuse sympathie.

La dépêche suivante a été envoyée par l'Institut bactériologique de Lisbonne :

Nos profonds sentiments pour la grande perte que la science et l'humanité ont subie.

On se souvient de la retentissante querelle scientifique de Pasteur et de Pouchet père au sujet de la question de la génération spontanée. La belle-fille du savant professeur de Rouen a télégraphié à Mme Pasteur les lignes que voici :

Madame,

Permettez à la belle-fille de Pouchet, dont les luttes avec l'illustre savant ont été si retentissantes, de s'associer à votre immense douleur et au deuil de toute la France.

Géline POUCHET.

De Biarritz :

C'est avec le plus vif regret que nous avons appris la nouvelle douloureuse de votre deuil qui vous frappe et qui atteint l'humanité.

Princesse FRÉDÉRIQUE DE HANOYRE,

Baron de PAWEL-RAMMINGEN.

De Chambéry :

Profondément affligé de la mort de votre illustre mari, je m'associe à votre douleur. L'humanité perd un bienfaiteur, dont le nom vénéré ne sera jamais oublié.

Général MENABREA.

Le Conseil municipal de Saint-Petersbourg a décidé d'envoyer au Conseil municipal de Paris un télégramme de condoléances à l'occasion de la mort de Pasteur.

Une délégation de médecins de Saint-Petersbourg suivra les obsèques et offrira une couronne.

La municipalité de Buenos Ayres a envoyé à M. Rousselle, président du Conseil municipal de Paris, un télégramme de condoléances.

Les couronnes s'entassent de plus en plus nombreuses autour du cercueil.

A signaler, entre autres, celle de M. le docteur Budin, accoucheur en chef de la Maternité ; celle de la Société d'encouragement à l'agriculture ; celles de la Société des Dames françaises, de la Faculté des sciences de Budapest.

Les délégations officielles de l'étranger et de la province seront très nombreuses. Les municipalités, les académies, les sociétés médicales, les universités ont annoncé l'envoi de délégués chargés d'apporter leurs condoléances à Mme